

**Prédication de Ghislain Waterlot**

**Dimanche 5 mars 2023**

**Cathédrale Saint-Pierre à Genève**

## **Devenir chrétien, ou l'esprit du pèlerin**

**(*Ecclésiaste* 2.3-11 ; *Matthieu* 4.17-5.1)**

Pourquoi être attentifs au texte de *L'Ecclésiaste* que nous avons lu ce matin ? Que nous dit-il ? Comment se fait-il qu'il nous paraisse si proche, si parlant, alors qu'il vient de si loin, dans l'espace et dans le temps. Regardons-le de nouveau. En apparence, il évoque une figure royale. Il serait facile de s'interroger sur cette figure. S'agit-il de Salomon lui-même ? Ou alors d'une sorte de figure symbolique de la richesse ? Nous pourrions faire une belle étude de texte érudite. Mais ce n'est pas ce qui peut nous intéresser ce matin, dans la cathédrale. Ce qui peut nous intéresser, c'est peut-être de savoir pourquoi, et à quel point, ce texte parle tellement de nous.

De quoi parle-t-il ? Il ne parle pas d'expériences insensées (débauche ou dissolution) ou d'errances dramatiques comme celles du fils prodigue. Il parle du désir d'enrichissement, d'augmentation de sa puissance, de la quête de reconnaissance et d'importance sociale, ... et du goût des plaisirs. Et ces richesses, cette puissance, cette importance sociale et ce goût des plaisirs ne sont pas recherchés n'importe comment, mais avec mesure et équilibre. « J'ai résolu de me faire plaisir, nous dit *Qohélet*<sup>1</sup>, tout en me conduisant avec sagesse » (12.3) ! Il parle de se bâtir des maisons, de se faire des jardins et des parcs, d'avoir des personnes qui travaillent pour lui, de posséder des moyens de production (« des

---

<sup>1</sup> Le nom hébreu de *L'Ecclésiaste*.

réservoirs ») et d'avoir des capitaux (« de l'argent, de l'or, du gros et du petit bétail ») ... N'allons pas plus loin ! En fait, quand on lit le texte avec attention mais en gardant nos lunettes de contemporains, il n'est pas difficile de faire une transposition et de voir dans ce tableau biblique un raccourci de l'idéal de nos sociétés néo-libérales. Parce qu'une vie réussie, dans l'opinion commune, est une vie de ce type. C'est d'ailleurs le modèle que nous proposons en général à nos enfants, dont nous espérons, si nous n'avons pas bien réussi à le réaliser nous-mêmes, qu'ils le réaliseront mieux que nous. Ce modèle il arrive même, sous la forme d'un reflet lointain (le reflet des écrans des téléphones et des ordinateurs), et sous la forme d'un supplice de Tantale en fait ; il arrive jusqu'en Afrique, en Inde ou en Amérique du sud par exemple.

Or que nous dit le texte de cette aspiration, de ce modèle ? Il ne le condamne pas à la façon des moralistes en disant « c'est mal, toutes ces jouissances ! » ; « c'est le démon, ces richesses ! », « c'est honteux, de jouir de tout cela égoïstement ! » Non. Le texte dit le contraire. Il dit que tous ces plaisirs sont durables pour l'individu, parce que pris avec une certaine modération, un sens de la mesure. Le texte ne dit pas que l'être humain qui vit en travaillant pour obtenir tout cela est un misérable. Non ! Je cite : cet homme fait « de grandes choses », avec sagesse (« ma sagesse demeurerait avec moi »). Et là, c'est intéressant. Car ces « grandes choses », faites avec tout le bon sens, toute la sagacité humaine, en travaillant dur (« travail pour lequel j'ai tant peiné »), et qui donnent de légitimes satisfactions (la réjouissance du cœur est nommée « la part qui m'est revenue de tout ce travail ») ; toutes ces « grandes choses » donc, sont pourtant qualifiées de « futilité et poursuite du vent ». Pire : *il n'en résulte aucun avantage sous le soleil.*

Alors, comme le *Quohélet* ne peut être qualifié de gauchiste exalté ou de passionaria anarchiste, qu'est-ce qu'il nous dit en déclarant que tout cela n'est d'aucun avantage ? Il veut nous rappeler peut-être une chose très simple, si simple

que nous n'y pensons pas facilement. Il veut peut-être nous rappeler que si nous croyons que Dieu vient à nous et entre en relation avec nous, alors nous désirons recevoir une parole qui nous assure que l'essentiel est l'attention accordée à la promesse de l'accueil de Dieu pour l'éternité. La promesse de la richesse, même quand elle est satisfaite, qu'elle ne tombe pas dans le délire de la démesure, nous laisse en réalité les mains vides, le désir inassouvi. Quand nous avons tout réuni, nous comprenons que ce n'était pas cela ; ou alors, nous nous ennuyons, ou alors... nous allons vers la fuite en avant. Il en faut plus. Encore plus. Manière pour nous de nous détourner de la conscience de la *futilité* dont on sent qu'elle est là, toute proche, prête à se diffuser. C'est pourquoi je dis souvent qu'heureux sont ceux qui ne deviennent pas riches trop vite, puissants trop vite. Ils sont condamnés soit à s'ennuyer à mourir, soit à passer les limites et à faire ce qui les conduit finalement au malheur pur et simple. Est-il nécessaire de donner des exemples ? Ils viendront facilement à l'esprit de chacun. La recherche dont nous parle *Qohélet* conduit bien, au bout du compte, à « la poursuite du vent ».

Mais il serait trop beau que ce soit là la seule leçon de ce texte du *Qohélet*. Malheureusement, nous l'avons dit, ce texte représente assez précisément ce à quoi nous aspirons dans notre société et le modèle que nous proposons à toute la jeunesse. Mais nous savons maintenant que dans notre monde industriel et technique, le déploiement de ce modèle conduit à rendre notre planète invivable. Oui nous le savons aujourd'hui, le développement effréné de notre organisation industrielle et commerciale a suscité le recours à des flux d'énergie phénoménaux<sup>2</sup> dont la plupart sont issus des énergies fossiles. Leur usage massif<sup>3</sup> risque réellement de rendre la planète invivable d'ici un siècle ou deux. Là, *Quohéleth* nous aide à comprendre un problème très contemporain qu'il éclaire à sa façon.

---

2 Très bien expliqués par Jean-Marc Jancovici par exemple. Et il y a beaucoup d'autrices et d'auteurs qui expliquent cela très bien aujourd'hui.

3 Ainsi que d'autres conséquences dérivées.

Nous pourrions le résumer en ces quelques mots : *si toute l'humanité devait vivre comme des Suisses et Suissesses, il faudrait 3 planètes Terre ; si toute l'humanité devait vivre comme des Américains ou des Américaines, il faudrait 5 planètes Terre. Les riches sont donc condamnés à empêcher les pauvres de devenir riches. Les pauvres ne doivent pas avoir droit à un développement semblable au nôtre.*

Quelle conclusion en tirer lorsque, chrétiens, nous nous regardons dans la glace ? Ne sommes-nous pas conduits à mieux comprendre *Qohélet* quand il nous dit que de cette recherche assidue de la richesse « il ne résulte aucun avantage sous le soleil » ?

Mais pour nous, une question supplémentaire se pose. Une complication. Si nous sommes chrétiens, pouvons-nous nous permettre de piétiner, faute de mieux et en attendant, dans ce double échec ? de piétiner dans cette impasse pour l'individu et pour le monde ?

Demandons-nous simplement alors ce qu'attend de nous le Christ, dont nous prenons la parole pour guide ? N'est-ce pas justement ce dont nous parlons ici, dans cette cathédrale, durant ces semaines du temps dit de Carême, n'est-ce pas de retrouver *l'esprit du pèlerin*. Dans le mot « pèlerin », il y a la présence de l'adverbe latin *peregrī*, lui-même composé de *pero*, c'est-à-dire « le lointain ». Et là, il peut être utile de méditer le texte de *Matthieu* (4.17-5.2) que nous avons entendu tout à l'heure. Le Christ attend de nous, avant tout, que nous nous mettions en mouvement. Vers le lointain. Il nous dit de « changer radicalement ». Comment recevoir une telle parole ? Nous invite-t-elle à sortir de cette cathédrale en renonçant à tout ce que nous possédons ? Ce serait trop difficile. Le Christ le sait. L'épisode de sa rencontre avec le jeune homme riche<sup>4</sup> l'exprime très

---

<sup>4</sup> *Matthieu* 19.16-30 ; *Marc* 10.17-31 ; *Luc* 18.18-30.

clairement. En revanche, le Christ invite instamment à se mettre en mouvement. À commencer. Là où nous sommes. Remarquez-le bien : tout le texte de l'Évangile de ce matin est un texte du mouvement. Et si vous le comparez, fût-ce d'un œil rapide, avec le texte de *Qohélet*, la différence est criante. Dans *Qohélet*, l'immobilité avec un sentiment d'accumulation de tous les biens et de tous les plaisirs possibles. Dans *Matthieu*, un mouvement continu. Jésus va. Il marche. Il appelle. Des disciples se lèvent. Ils quittent l'immobilité, qui de son comptoir de percepteur<sup>5</sup>, qui de son atelier de réparation de filets. Jésus appelle. Les appelés suivent, ou ne suivent pas. Jésus parcourt, proclame, va et guérit. Et de grandes foules se lèvent et viennent à lui. Tout dans ce texte est mouvement, atmosphère d'appel, voie enfin ouverte en vue d'étancher la soif d'un désir et d'une attente d'infini ancrées en nous par notre Créateur. Être guéris de « nos maladies et nos tourments » (comme dit le texte de *Matthieu*), c'est d'abord être guéris de l'errance du désir, de l'accumulation frénétique et sans boussole, c'est retrouver la joie de ce pourquoi nous étions faits : une relation à autrui éclairée par la présence de l'amour de Dieu, qui nous est donné.

Être pèlerin, au fond, consiste peut-être simplement à redécouvrir notre existence comme un voyage, répondant à un appel. La mort n'en est pas le terme ; tout comme Saint-Jacques de Compostelle n'est pas la fin du parcours du pèlerin. *La mort est le moment de vérité où nous constatons ce qu'il en est de notre rapport à l'appel de Dieu.* Il n'y a pas d'enfer. Ce serait trop facile. Il n'y a que le néant (la vanité des vanités), si nous n'accueillons pas l'appel ; et il y a la promesse de Dieu, si nous l'accueillons<sup>6</sup>. Cette promesse, elle peut être accueillie par l'être humain n'importe quand, même à quelques instants de la mort. Rappelons-nous le « bon larron ». Mais elle peut aussi être accueillie plus tôt. Alors, elle nous amène à devenir pèlerin, et, avec la grâce de Dieu et de son Fils, à commencer de

---

<sup>5</sup> Marc 2.14 : « En passant, il vit Lévi, fils d'Alphée, assis au bureau des taxes. Il lui dit : « Suis-moi. » Lévi se leva et le suivit ».

<sup>6</sup> La foi est cet accueil vivant de la promesse de Dieu. Elle est mouvement d'accueillir l'Esprit de Dieu en nous.

rendre présent – par leurs fugitives, et sans que nous sachions comment ; de rendre présent le règne de Dieu. Ce n'est certes qu'une amorce, car nous savons tous maintenant que notre planète aura une fin, éventuellement pas si lointaine que cela. Mais de toutes façons, le miracle de l'*accomplissement parfait et intégral* du règne de Dieu n'est pas pour notre planète, mais il est en Dieu, au-delà des cieux, en Dieu qui nous accueillera. Et si nous croyons cette promesse de l'accueil, nous devenons *de facto* chrétiens, parce que nous devenons pèlerins ; parce que nous suivons le Christ, ici, maintenant, à notre façon, et que nous sommes ainsi délivrés de la malédiction de devoir empêcher les autres de vivre afin de nous-mêmes survivre.

Amen